

La Presse

I . La Presse. 1836-12-20.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ÉTRANGER. AUTRICHE.

Vienne, 8 décembre. — D'après certains bruits de salon, S. M. le roi de Naples aurait assuré à l'archiduchesse Thérèse, sa fiancée, 4,000 ducats à titre d'épingle, et pour le cas de veuvage un palais, avec un revenu mensuel de 12,000 ducats.

Des lettres de Goritz annoncent qu'après la mort du roi Charles X, M. le duc d'Angoulême a transmis tous les ordres français du défunt à son petit-fils.

GRANDE-BRETAGNE.

Londres, 17 décembre. — On assurait hier, à l'hôtel des Gardes-du-Corps, que le gouvernement avait enfin résolu d'envoyer en Espagne 10,000 hommes qui doivent prendre possession de Saint-Sébastien, comme garantie de l'accomplissement des obligations contractées par Mendizabal, vis-à-vis lord Palmerston, obligations dont l'objet avait été la fourniture d'uniformes, d'approvisionnement de munitions de toute espèce aux troupes de la reine, depuis le commencement de la guerre civile.

Lord Hill a donné l'ordre à plusieurs colonels de se tenir prêts à partir immédiatement pour servir à l'étranger. On croit qu'un bataillon de chacun des trois régiments d'infanterie de la garde, prendra part à cette expédition, dont le principal objet est de donner, au général de Lacy Evans, la facilité de faire sortir ses soldats de Saint-Sébastien, afin qu'ils puissent coopérer avec les troupes de la reine. A présent, cette coopération est impossible, le général n'ayant avec lui que le nombre d'hommes suffisant pour défendre la ville et la ligne de circonvallation. Un certain nombre de transports vont être engagés pour transporter toutes les munitions sur le théâtre de la guerre. Depuis quinze jours, un surcroît d'artificiers travaille constamment dans l'arsenal royal de Woolwich. Des ouvriers fabriquent des cartouches et des artifices, et depuis le commencement du mois, six bateaux à vapeur du gouvernement emportent à St-Sébastien des provisions de tout genre.

La Gazette d'hier soir contient le rapport trimestriel de la situation de l'actif et du passif de la banque d'Angleterre, du 20 septembre au 14 de ce mois. En comparant cet état avec celui publié le 20 novembre, la circulation des billets de banque et de ceux nommés post-bills, a diminué de 282,000 liv. st. Les dépôts de fonds ont augmenté de 648,000 liv., formant un total au passif de 59,691,000 liv. st. Les bons ont augmenté de 657,000 liv. st., formant à l'actif un total de 55,516,000 liv. st. Le reste de la balance a diminué de 20,000 liv. st., laissant actuellement un montant de 2,825,000. Le mode adopté pour faire ces rapports, ne donne pas une idée exacte des opérations sur le numéraire. Au surplus, le fait constaté par le rapport est celui-ci : que malgré la diminution de la masse du numéraire, dont la banque était ordinairement en possession, elle a beaucoup augmenté dans la circulation, et que, par conséquent, on ne doit concevoir aucune inquiétude à cet égard.

Deuil de la cour. — Des ordres ont été expédiés des bureaux du lord chambellan, relativement au deuil qui sera pris par la cour, dimanche prochain, 18 de ce mois, pour S. M. le roi Charles X, et qui sera porté de la main à la main.

Pour les dames : robes de soie noire, linges uni ou plissé, gants blancs, ainsi que les colliers et boucles d'oreilles, souliers blancs ou noirs, éventails et palmettes idem.

Pour les hommes : habits de drap ou de velours noir, linges uni ou plissé, épées ou boucles noires.

La cour changera de deuil le dimanche 25, ainsi qu'il suit : Pour les dames : robe noire ou velours, rubans de couleur, etc. Pour les hommes : habits noirs ou de couleur claire avec galons d'or, gilets blancs ou brochés en argent, épées et boucles à volonté.

Mercredi, 28 de ce mois, la cour quittera le deuil.

ITALIE.

Parme, 6 décembre. — S. E. le marquis de Rumigny, pair de France, ambassadeur de S. M. le roi des Français près la cour royale de Sardaigne, et ministre plénipotentiaire près de cette cour ducale, est arrivé ici le 2 du courant au soir, venant de Gènes, pour présenter ses hommages à S. M., et le lendemain il est reparti pour Turin.

TURQUIE.

Constantinople. — Le général Ismaël-Pacha a été envoyé en Bosnie pour exprimer au gouverneur de cette province, Wedschih-Pacha, toute la satisfaction du sultan sur la conduite qu'il a tenue dans les derniers troubles.

Lord Ponsonby fait décidément des préparatifs pour quitter cette résidence et profiter du congé qu'il a obtenu : M. Urquhart sera accrédité comme chargé d'affaires pendant son absence. Il paraît que des négociations importantes continuent entre la Porte et Méhémet-Ali, relativement au droit de succession dans sa famille, de toutes les provinces dont il est actuellement en possession.

Une corvette égyptienne est partie la semaine dernière avec des dépêches importantes.

La peste continue ses ravages ; on compte mille décès par jour.

FRANCE.

Paris, 19 décembre.

L'opinion exprimée par la Presse paraît définitivement l'avoir emporté dans le conseil des ministres. Si nous sommes bien informés,

une dépêche télégraphique transmise samedi dernier aurait fait connaître à M. le maréchal Clausel la nécessité de son prompt retour à Paris, pour donner au ministère les renseignements, et à la chambre des députés les explications qui lui seront demandées.

Dans la crainte que l'épaisseur des brouillards ne retarde l'arrivée de la dépêche télégraphique, une estafette a été également expédiée ; elle doit être aujourd'hui à Toulon. Mais, en aucun cas, malgré toutes les mesures prises et en supposant l'état de la mer aussi favorable que possible, M. le maréchal Clausel ne pourra être de retour à Paris que huit ou quinze jours après l'ouverture des chambres, attendu les sept jours de quarantaine auxquels il ne pourra se soustraire.

Les deux questions de l'intervention en Espagne, et de l'expédition de Constantine, seront, assure-t-on, franchement abordées et résolument traitées dans le discours de la couronne ; si cela est vrai, nous en féliciterons hautement le ministère ; le temps de la politique évasive et verbale n'est pas moins passé que le règne de la vieille presse ; lorsque des hommes d'État, hommes d'honneur, font les affaires du pays, et les font avec un désintéressement non équivoque, et avec un patriotisme sincère, on doit le reconnaître à leur maintien assuré, et à l'expression de leur opinion brève et catégorique ; s'ils ont à surmonter des difficultés sérieuses, ils auraient tort de paraître vouloir les dissimuler, le plus sûr est toujours de les aborder sans détour et de les reconnaître sans atténuation comme sans exagération, deux modes différents de forfanterie, tous deux également ridicules.

Ce n'est qu'en se préparant ainsi prudemment à la lutte, et qu'en la soutenant fermement, qu'on se donne les deux chances pour soi, celle d'un durable succès ou celle d'une honorable défaite. Ainsi aucun reproche n'eût osé s'adresser à M. le maréchal Clausel sur la fâcheuse issue de son expédition, s'il se fût montré un peu plus prévoyant, et s'il eût paru d'avance un peu moins sûr de sa victoire.

C'est, à notre avis, un parti ferme et prudent que celui que paraît avoir pris le ministère, d'aborder nettement, dans le discours du trône, les questions dont l'opposition compte se faire une arme redoutable contre lui ; si, contre notre attente, le ministère succombait dans une lutte aussi franchement engagée, le nombre de ses amis ne ferait que s'accroître, et sa considération n'y perdrait rien ; car là où il y a fermeté sans forfanterie, la dignité est toujours sauve.

L'exagération, quelque part qu'elle se trouve et se réfugie, est sûre de nous trouver pour adversaires ; nous continuerons de la poursuivre sans relâche dans l'antre de la vieille presse, qu'elle paraît surtout affectionner ; mais nous ne saurions la tolérer davantage dans les circonférences, discours ou proclamations du gouvernement et de ses agents. L'ordre général, daté de Guelma, se termine par une pompe fâcheuse d'expressions sonores qui nous a affligés, car nous l'avons vu exciter la dérision d'étrangers dans les clubs, cercles et salons où ils se réunissent, et où la politique se traite sérieusement.

C'est avec regret et douleur que nous le disons ; mais, de la part d'un maréchal de France, après l'expédition de Constantine, quelque honorable que puisse être cette défaite, c'est s'exposer à un danger qui ne le devrait jamais atteindre, celui du ridicule, que de promettre à ses soldats la reconnaissance de la France, la satisfaction du roi et l'admiration du monde entier !!!

Le discours tenu à M. le duc de Nemours, par M. le maire d'Alger, donne lieu à une observation plus grave encore. IL FAUT, DIT-IL, QUOIQU'IL ADVIENNE, QUE LE CROISSANT FLÉCHISSE DEVANT NOTRE PUISSANCE, LE DRAPEAU DE LA GLOIRE NE PEUT RESTER SANS VENGEANCE !!! Dans ces trois lignes, M. le maire d'Alger a été assez malheureux pour offenser à la fois les règles de la langue, les convenances, les intérêts et les susceptibilités du pays où il occupe les premières fonctions civiles.

Voilà cependant où conduit dans son élan la politique belliqueuse et tout-à-fait chevaleresque que déploient ce matin plus haut que jamais le Journal des Débats et la Paix.

La Charte de 1830 répond par les lignes suivantes à l'observation que nous avons faite hier sur la nature d'un conseil d'enquête dans l'affaire de M. le général de Rigny :

« Il existe une loi du 19 mai 1834 sur l'état des officiers, et subsidiairement une ordonnance du roi du 21 mai 1836, portant règlement sur l'organisation des conseils d'enquête. »

« Cette ordonnance est insérée dans le n. 15 du journal officiel. »

Toutes les fois qu'une réponse aussi péremptoire nous sera faite, nous nous applaudirons de l'avoir provoquée. Nous voyons avec plaisir que la franchise des explications qu'on nous donne, égale la bonne foi avec laquelle nous les avons demandées. Nous engagerons seulement le rédacteur de la Charte de 1830 à ne point imiter à notre égard l'usage de la vieille presse, et à nous appeler par notre nom qui n'est pas celui qu'elle nous donne « un journal du matin. »

Nouvelles d'Afrique.

On lit dans le Moniteur :

« M. le maréchal Clausel rend compte, à la date du 11 décembre, que, d'après les instructions qu'il lui avait données, M. le général Létang a ravitaillé Tlemcen : la nouvelle de cette opération est arrivée à Alger dans l'après-midi du 10 décembre, par le bateau à vapeur le *Brasier*, parti d'Oran le 8 de ce mois.

La colonne sous les ordres de M. le général Létang, forte de 4,000 hommes de toutes armes, était sortie d'Oran le 25 novembre, escortant un convoi portant pour trois mois de vivres à la garnison du *Mechouar*. Cette colonne et le convoi sont entrés à Tlemcen le 28 novembre, sans avoir été inquiétés dans leur marche.

Le bataillon de Tlemcen était dans une situation satisfaisante. Le moral de cette brave garnison se soutient constamment. En outre des approvisionnements qui lui ont été apportés, il lui a été laissé 80,000 fr. pour assurer le paiement de la solde jusqu'au mois de mai prochain inclusivement.

Pendant le séjour de la colonne d'expédition à Tlemcen, dans la journée du 29 novembre, M. le chef de bataillon du génie Perreau, M. le lieutenant Bujon, et un sapeur nommé Guilbert, s'étant approchés de Mansoura pour en faire le levé, furent subitement assaillis par quelques cavaliers ennemis qui les forcèrent à regagner la ville en toute hâte. M. Bujon tomba de cheval et fut tué ; le cheval de commandant Perreau s'abattit, et cet officier supérieur aurait été massacré sans la fermeté et la présence d'esprit du sapeur Guilbert, qui descendit de cheval sous le feu de l'ennemi, et aida le commandant à remonter, non sur son cheval, qui s'était enfui, mais celui du lieutenant Bujon. Cet acte de courageux dévouement a sauvé la vie au commandant Perreau.

M. le général Létang se remit en mouvement dans la journée du 30 novembre pour rentrer à Oran : il avait fait courir le bruit qu'il ferait d'abord une excursion dans l'ouest, et une visite au camp de la Tafna ; ces fausses nouvelles empêchèrent l'ennemi de se trouver en force sur son passage. Cependant, le 1^{er} décembre, de nombreux rassemblements campés au *Breg*, ancien fort romain, se montrèrent à nos colonnes, mais n'engagèrent pas de combat. Le lendemain l'ennemi attaqua nos troupes au delà de la *Chair* ; il fut reçu vigoureusement, et la première brigade, commandée par le colonel Combe, ayant pris l'offensive, le repoussa sur tous les points et lui fit éprouver une grande perte. Cet engagement ne nous a coûté que deux hommes tués ; une quinzaine ont été blessés.

Le 5, l'ennemi, qui paraissait avoir reçu des renforts, se tint hors de portée : la colonne continua sa route et entra le lendemain à Oran sans avoir eu d'autre combat à soutenir.

Cette opération fait honneur à M. le général Létang ; elle a été conduite avec autant de prudence que d'adresse, et le temps l'a favorisée. Les commandants des brigades, MM. les colonels Combe et de Reysembach, ont bien secondé le général, ainsi que les commandants de l'artillerie et du génie.

Les nouvelles des autres points de la province sont très satisfaisantes. Le 8 novembre, 7 à 800 Kabyles ayant cherché à supplanter le fort Mustapha, à la Tafna, s'étaient embusqués pendant la nuit à une petite distance de cet ouvrage, sur lequel ils dirigèrent à la pointe du jour un feu très vif, auquel nos soldats ripostèrent avec tant d'adresse qu'ils leur tuèrent en peu de temps 25 à 30 hommes, perte qui les fit renoncer à leur tentative. M. le lieutenant-colonel de Beaufort, du 47^e de ligne, commande à la Tafna et y fait preuve de vigilance et de capacité.

Le maréchal de Mostaganem est aujourd'hui fréquenté par un grand nombre d'Arabes : les Moudjers eux-mêmes se disposent à l'approvisionnement. Le 18 novembre, le troupeau étant sorti de la place, sous l'escorte de la milice indigène, fut attaqué par quelques cavaliers ennemis, qui s'emparèrent d'abord de quelques bestiaux appartenant aux *Borgias* ; mais la milice indigène s'étant mise à leur poursuite, reprit les bestiaux et tua trois hommes et trois chevaux à l'ennemi.

Chronique politique.

La correspondance de plusieurs préfets appelle depuis quelque temps la sollicitude du gouvernement sur les populations qui ont déjà beaucoup souffert des dernières inondations et que de nouveaux maux menacent encore. Mais l'allocation annuelle votée par les chambres ne suffit plus, et les fonds en étant épuisés, un projet de loi pour la demande d'un crédit supplémentaire d'un million sera présenté à la prochaine session.

FEUILLETON. LE MOIS DE DÉCEMBRE.

On commence à se réunir ; déjà quelques personnes ont repris leur jour de réception, mais les rôles ne sont pas complets : car les maris grands propriétaires se font un prétexte de leurs plantations, de leurs travaux agricoles, pour garder leur jeune femme, le plus long-temps possible, loin des plaisirs de la ville : sans compter que les plus riches aiment à se soustraire à l'usage des étrennes, espèce de taxe levée sur l'amour-propre des avares comme sur celui des prodiges, et dont l'éloignement et la solitude peuvent seuls affranchir.

C'est vers le 20 de ce mois que le fleau des étrennes commence à se faire sentir ; d'abord par une inquiétude générale sur le choix des objets qui doivent plaire aux *étrennés*, puis par le désespoir d'accorder jamais l'objet choisi avec le prix qu'on y peut ou qu'on y veut mettre. L'insomnie qui naît d'une recherche infructueuse (car il est de bon goût de cacher ses besoins encore plus que ses caprices), et le talent de deviner les uns et les autres, sont rarement récompensés. Rien n'égale l'ambition tacite des receveurs d'étrennes, celle des femmes surtout ; que de fois leur moquerie dédaigneuse a-t-elle accueilli le présent dont la valeur masquée sous des flots de bonbons, réduisant de moitié la pension du jeune donataire, ou lui faisait un créancier de plus. Que d'amitiés refroidies, que de liaisons rompues pour n'avoir pas répondu aux étrennes qu'on attendait de vous. Ces sortes de rançunes ont le caractère et la constance des passions concentrées ; nul épanchement n'en vient adoucir l'amertume. Comment en pareil cas se plaindre de l'avarice d'un ami sans faire l'aveu de la sienne ? Il faut donc dévorer sa peine, se bien garder de la trahir en montrant d'un air ironique l'étrenne mesquine qu'a trompé l'attente, faute que l'on commet trop souvent et dont les malins profitent pour se moquer également de la parcimonie de l'étrenneur et du dépit de l'étrenné.

Déjà les caresses des enfants, les soins des domestiques sont en rai-

son des étrennes qu'ils espèrent recevoir de leurs parents ou de leurs maîtres.

Déjà les joailliers savonnent les vieux bijoux pour les vendre comme nouveaux à tous les étrangers, et aux provinciaux, qui seraient mal reçus à leur retour, si l'envoi de quelques robes, chapeaux ou bijoux passés de mode, ne les recommandait à la tendresse de leur famille.

Quel mois d'espérance et d'anxiété pour la grisette et la femme galante ? A combien de rêveries profondes, de distractions involontaires, les livre cette importante question : — « Que me donnera-t-il ? » Que de moyens ingénieux sont imaginés par elles pour stimuler la prodigalité de leur amant ! L'une vante d'un air qui veut paraître désintéressé, la manière délicate dont le prince T... a envoyé l'année dernière vers cette époque, à sa maîtresse, une simple corbeille d'oranges..... mais dont chaque orange était enveloppée dans un billet de mille francs..... Quelle exquise galanterie !

L'autre, plus difficile en délicatesse, s'offenserait vivement à la vue des billets de banque ; mais ces billets déguisés en bijoux à la mode, en meubles incrustés, en objets de prix, trouvent grâce à ses yeux ; ce que toutes deux prétendent apprécier avant tout, c'est l'attention ou l'intention de l'étrenneur ; seulement l'attention n'est délicate et l'intention touchante, qu'autant qu'elles ont coûté beaucoup d'argent.

Si ce mois a ses charges, il a aussi ses profits ; le service de chaque maison se fait avec plus d'exactitude, il n'est point de lettres perdues, de journaux égarés, les cartes de visite sont remises à qui de droit, et les locataires ne frappent plus vingt fois à leur porte cochère avant qu'on leur tire le cordon. L'ouvreuse de loge ne fait pas attendre les manteaux, le cocher se grise moins, le cuisinier laisse en repos l'anse du panier, le domestique est empressé, la femme de chambre ne grogne plus ; les enfants ne pleurent que pour quelque chose, les bonnes ne les battent point ; la vie est généralement plus facile ; chacun fait son devoir ; tous les courtisans sont à leur poste, car on espère se faire inscrire sur la liste des grâces ; les salons des ministres sont pleins, les gouvernements trouvent moins d'opposants, les rois eux-mêmes sont

moins assassinés.

Mais que de déceptions, de susceptibilités, d'inimitiés même naissent de ce mois-trompeur ! Que de mines contraintes ; que de remerciements grimés, sans compter les mensonges conjugaux et les générosités ingrates ! car, dans le vieux système *étrennal*, nous comptons plusieurs espèces : d'abord l'étrenne-dévoir, donnée et reçue comme le paiement d'un billet à échéance, c'est-à-dire avec beaucoup d'humeur d'une part, et sans nulle reconnaissance de l'autre.

Vient ensuite l'étrenne-impôt, à laquelle il faut satisfaire, sous peine de n'être servi que le dernier, ou même pas du tout lorsque vous dînez chez vos amis ;

L'étrenne de hasard. Celle-ci consiste simplement à donner cette année, à des amis nouveaux, les petits présents qu'on a reçus des anciens amis l'année d'avant : c'est le pont-aux-ânes des économistes vaniteux ;

L'étrenne frauduleuse, qui a toujours été achetée par la personne qui la reçoit, ou qui passe pour avoir été envoyée par une vieille tante dont le revenu de trois années ne paierait pas l'étrenne mensongère ;

L'étrenne décroissante qui révèle les phases du sentiment, et ses révolutions prévues par les astronomes du cœur, où l'amour passe à l'amitié ; l'amitié à l'habitude ; l'habitude à l'indifférence. Ces sortes d'étrennes commencent d'ordinaire par quelques riches talismans, dont le luxe doit, avant tout, être inutile, et finit toujours par un sac de bonbons ;

L'étrenne intrigante, qui vous ouvre les bureaux des ministres, des loges au spectacle où il n'y a plus de place pour personne, et la chambre de la jolie femme qui a défendu sa porte.

Nous avons aussi l'étrenne-placement, la plus ingénieuse de toutes, inventée par les héritiers, les solliciteurs et les femmes intéressées. Celle-là n'est pas à la portée de tout le monde, car il ne s'agit pas seulement de donner un peu pour obtenir beaucoup, il faut autant de discernement que d'adresse dans le choix du présent et dans les moyens de le faire produire.

Des lettres de la Grèce présentent le comte d'Armasperg comme rallié dans sa haute position et éloignent l'idée de la retraite ou du remplacement de ce vice-roi, auquel on a nommé déjà plusieurs successeurs. Toutefois il paraît que le comte d'Armasperg serait assez disposé à partager la puissance et le poids des affaires avec deux ou trois collègues que le roi Othon amènera avec lui de Munich. Ce sacrifice mettrait fin à beaucoup d'entraves et imprimerait plus d'activité à l'administration; c'est à ce prix que M. d'Armasperg resterait en Grèce où son expérience peut être encore fort utile au gouvernement.

— M. de Rosenstein, archevêque d'Upsal, est mort subitement, le 5 décembre, à Stockholm. Upsal est le seul siège archiepiscopal du royaume de Suède, et l'archevêque préside de droit l'ordre du clergé. M. le comte de Moray, ministre de France, est parti le 2 de Stockholm, en vertu d'un congé. M. le marquis de Lavalette, arrivé le 50 novembre, résidera en qualité de chargé d'affaires. L'hiver, qui avait commencé en Suède dès le mois de septembre, semble avoir cessé dès l'entrée de sa saison normale; des pluies incessantes ont remplacé la rigueur du froid.

Nouvelles d'Espagne.

Les cortès adopteront les conclusions de la commission avec quelques modifications peu importantes; mais comment ces mesures seront-elles exécutées? Voilà ce que l'on se demande en présence des causes nombreuses de désordre qui existent dans la Péninsule.

La conduite d'Alaiz, la révolte récente d'une partie de ses troupes, les circonstances qui ont paralysé l'activité de Nerva, voilà des motifs de crainte aussi graves que les efforts des partisans de don Carlos.

On assure que l'Andalousie est entièrement délivrée de la présence des bandes carlistes.

Espartaco, dans la journée du 13, a renouvelé l'attaque du côté de Baracaldo: ce mouvement lui a réussi; il s'est emparé de tout le pays jusqu'au pont de Castrejana. Le 13, ce général a reçu des renforts de Saint-Sébastien, consistant en 14 pièces de canon et 40 artilleurs de la marine royale anglaise. L'effectif de l'armée d'Espartaco est de 19 bataillons, deux escadrons de cavalerie, seize pièces de gros calibre, sans compter des pièces de 4 et de montagne. Il est seulement fâcheux que l'inaction qui a duré plusieurs jours et qui a été fortement reprochée par la plupart des officiers ait permis aux carlistes de fortifier leurs positions.

— On assure que Goinez est arrivé avec son avant-garde à Agréda, à sept lieues de l'Ebre.

Débats de la presse.

Toute la politique de l'opposition est assez fidèlement résumée dans les quelques lignes suivantes, par lesquelles le journal de M. Mauguin termine ce matin un article assez violent sur le cabinet actuel :

« Il faudra que M. Guizot se défende; nous le jugerons, nous l'entendrons. Il nous paraît difficile qu'il résiste à la masse d'inimitiés soulevées contre lui, et la France doit espérer enfin d'être bientôt délivrée de la domination honteuse et corruptrice des ministres du 11 octobre.

Pour l'opposition, il faut que le cabinet actuel tombe, parce qu'il a contre lui des inimitiés.

Pour tout homme de sens, pour tout homme sage et calme, la chute d'un ministère n'est utile et désirable que lorsqu'il a contre lui, non pas les inimitiés, mais les faits et les idées. En un pays comme la France, les inimitiés ne peuvent rien, parce que l'opinion est une mer que les journaux soulèvent comme ils veulent et dans le sens qu'ils veulent. Si les inimitiés prouvaient quelque chose, ce serait le mérite de ceux à qui on les voue. On ne prend pas la peine de haïr ceux qui ne font obstacle aux vues et à l'ambition de personne, et qu'on peut remplacer facilement. Ainsi, dès qu'un homme public a des ennemis nombreux et acharnés, c'est une preuve péremptoire qu'il a une grande valeur.

Il est clair que l'opposition est intéressée à ce qu'on prenne les inimitiés pour des raisons, et à ce que les ministères, quels qu'ils soient, tombent d'eux-mêmes dès qu'ils rencontreront des haïnes; mais la France ne peut pas s'accommoder de cette façon d'entendre ses intérêts, ou plutôt de ne pas les entendre. La France se soucie peu d'avoir des ministères vantés par les journaux, si ces ministères ne font pas ses affaires, et elle ne se courrouce pas davantage d'avoir des ministres injuriés par ces mêmes journaux, si ces ministères la dirigent et la dirigent bien.

Il faudrait bien que l'opposition mit ceci dans sa tête, à savoir que nous entrions dans une époque grave, digne, loyale, où l'on rend justice à tout le monde, et où on la rend surtout à ceux qui sont calomniés. Par exemple, le journal que dirige M. Mauguin croit-il avoir attaqué bien efficacement le cabinet actuel, en lui disant qu'il est honteux et corrompu? Nous ne ferons pas à M. Mauguin l'injure de lui attribuer une inconvénance aussi maladroite; mais à qui le rédacteur qui a écrit les mots étranges que nous rapportons, espère-t-il

faire croire que les hommes qui composent le cabinet actuel; que M. Molé, que M. Guizot, que M. Duchâtel, que M. de Gasparin, que M. Bernard, sont des hommes honteux? A qui espère-t-il faire croire que ces ministres, et leurs collègues, sont des hommes corrompus? Nous avons vu M. Mauguin se trouver très convenablement dans la société de tous ces hommes, et M. Mauguin est certainement un homme beaucoup trop noble de caractère pour vouloir prendre poliment et cordialement des mains honteuses et corruptrices.

Même, à part ces grossièretés tout-à-fait gratuites, la politique de l'opposition est encore beaucoup trop personnelle, pour qu'on la croie loyale et désintéressée. Ainsi, le journal dont nous parlons, souhaite par-dessus tout d'être délivré de la domination honteuse et corruptrice des ministres du 11 octobre. Mais il nous semble que ce n'est pas des ministres du 11 octobre qu'il peut être convenable et logique de souhaiter la chute, mais bien des idées gouvernementales dont ils ne sont que les organes et les représentants. L'opposition voudrait faire ce qu'a fait le tiers-parti, c'est-à-dire prendre la place des ministres du 11 octobre, et maintenir les principes qu'ils ont fait prévaloir. Eh bien! cela ne peut pas se faire deux fois, d'abord parce que cela est ridicule, ensuite parce que cela est injuste. Cela est ridicule, parce que le mépris public s'attache toujours aux ambitieux misérables qui sacrifient tous les antécédents dans un but de vanité personnelle; cela est injuste, parce que lorsque quelqu'un a le mérite d'avoir trouvé une idée, et a pris la peine, au péril de sa réputation, de la faire prévaloir, il ne convient pas que des oisifs et des tracassiers, qui ont passé leur temps à railler et à contrecarrer, viennent se pavaner dans les positions faites. L'opposition perd donc son temps à attaquer les hommes politiques; la France ne lui abandonnera désormais les hommes qu'avec les choses.

Nous nous sommes laissés aller à toutes ces réflexions, parce qu'à aucune autre époque, la presse de l'opposition ne s'était encore montrée ni si vide de raison, ni si débordée de personnalités, de mensonges et d'injures. Ainsi, durant les huit jours qui viennent de s'écouler, les journaux de l'extrême gauche, le *National*, le *Journal du Commerce* et le *Sicéle*, ont attaqué M. le maréchal Clausel avec une violence de fond et de forme qu'on peut dire brutale; il lui ont reproché de piller la colonie, ils lui ont reproché d'être, en fait de savoir militaire, au-dessous du dernier officier de son armée; eh! bien, cela n'empêche pas le *Constitutionnel* de s'écrier hier et aujourd'hui que le cabinet fait attaquer le maréchal par les journaux qui lui sont amis. Voyez-vous ces journaux amis du ministère, le *National*, le *Journal du Commerce*, le *Sicéle*? Ainsi encore, sur l'accusation lancée contre le gouvernement par cinq ou six journaux d'avoir falsifié la dépêche du maréchal, le gouvernement répond officiellement en disant qu'il a publié la dépêche textuellement, et a sur et à mesure de son arrivée: là-dessus la plupart de ces journaux répondent qu'ils n'ajoutent pas foi à la déclaration du gouvernement. Mais il nous paraît que lorsque deux hommes d'honneur, et M. de Gasparin et M. de Rémusat passent pour tels, affirment publiquement, avec la garantie de leur signature, qu'un fait dont ils ont une connaissance parfaite, s'est passé d'une façon et non pas d'une autre, il nous semble, dis-je, que ces deux hommes doivent être crus, surtout lorsque M. le maréchal Clausel, qui est au moment de revenir à Paris, serait à même de leur dire, dans quinze jours peut-être, vous en avez menti!

- Elections aux conseils généraux de département.**
- HAUTES-ALPES.**—Canton de Chorges. — M. Provencal, notaire, maire de Chorges, conseiller sortant. — Id. de Briançon. — M. Bouchié, agent comptable de la guerre, à Briançon, conseiller sortant.
- COTES-DU-NORD.**—Cantons de Bellisle-en-Terre et Bourbriac réunis. — M. Le Cabrez, notaire, membre du conseil d'arrondissement de Guingamp, conseiller sortant.
- DORDOGNE.**—Canton de Nontron. — M. Dusolier, avocat, ancien maire, conseiller sortant.
- EURE-ET-LOIR.**—Canton de Thiron-Gardais. — M. Huerne, juge de paix, conseiller sortant.
- FINISTÈRE.**—2^e et 5^e cantons de la ville de Brest. — M. Lacroix, député, conseiller sortant. — Id. de Lesneven. — M. Le Clech, notaire, conseiller sortant.
- PYRÉNÉES-ORIENTALES.**—Canton de Millas. — M. Anglade d'Oms, propriétaire, ancien maire de Pezalla. — Id. de Céret. — M. Noguères, juge au tribunal de Céret. — Id. de Sournia. — M. Barrot, notaire.
- (Ces trois cantons faisaient partie de la série sortante, et ont été réélus.)
- Canton de Thuir.** — M. Joubert de Passa, propriétaire, membre correspondant de l'Académie des sciences. — Id. de Vinça. — M. Lacroix, député, président du tribunal civil de Perpignan. — Id. de Prats de Mollo. — M. Xatart, pharmacien.
- DEUX-SÈVRES.**—Cantons d'Airvault et Saint-Loup réunis. — M. Fourreau, maire d'Airvault, conseiller sortant.
- TARN.**—Cantons de Roquecourbe. — M. de Falgueroles, député. — Id. de Lacaze et Murat réunis. — M. Canbon, maire de Lacaze, conseiller sortant.
- VENDÉE.**—Canton de Maillezais. — M. Mouliade, propriétaire, membre du conseil d'arrondissement de Fontenay-le-Comte.
- YONNE.**—Canton de Vézelay. — M. Delalage, notaire, conseiller sortant.

plus que dans des objets futiles que M^{re} Dercourt devait trouver un moyen de combler les désirs du charmant Agénor.

Comme le vrai modèle du parfait élégant, Agénor n'avait point d'idées ni de goûts à lui; la mode seule lui imposait ses pensées, ses actions, ses manies et ses antipathies. En voyant revenir la mode de l'antique, du gothique et du rococo, il s'était fait à la hâte une collection composée de bahuts écorchés, de chaises de réfectoire, de porcelaine chinoise recollée, de tentures enfumées, d'horloges démontées, d'équerres déparcellées, de vitraux fêlés, de tapisseries à grands personnages dont les nez, les mentons, mangés par les vers, offraient à l'œil des figures monstrueuses; car la manie des choses n'en donne pas le goût, et le goût seul sait bien choisir et bien employer. Aussi le nouvel hommage rendu par Agénor à la mode du jour, n'avait-il encombré son appartement que d'un mobilier laid, sale et incommode.

Mieux guidé par l'imitation exacte des chefs de la *fashion*, Agénor était vêtu avec cette simplicité hypocrite qui voile sous des couleurs sombres et une cravate noire, le luxe des habits et la finesse du lin; une montre de Bréguet, suspendue à une chaîne en platine, était le seul bijou qu'il portait, car il ne s'était pas laissé prendre à l'éclat des boutons en rubis, émeraudes, opales, etc., tant chéris des acteurs, des coiffeurs et des commis-voyageurs.

Une seule chose excitait son envie; il rencontrait souvent à cheval, au bois de Boulogne, le jeune duc de M^{re}. Sa large cravate noire dont les bouts se croisaient sur sa poitrine, étaient fixés par un camée antique d'une beauté remarquable. Cette manière d'appliquer un objet d'art et d'un grand prix au plus simple négligé, parut à Agénor le suprême du bon goût. Il courut chez tous les marchands de curiosités, les bijoutiers artistes, les antiquaires, pour se procurer un camée semblable à celui du duc de M^{re}. Il en vit de très beaux, mais dont l'antiquité était fort douteuse, et tous ceux dont la perfection faisait croire à leur origine grecque, étaient d'un prix qui lui semblait trop exagéré.

Depuis son retour de la campagne, M^{re} Dercourt préparait la sur-

Chronique judiciaire.

Le 2 février 1835, une diligence appartenant à l'entreprise des messageries générales, versa dans le trajet de Saint-Dizier à Bar-le-duc, et l'un des voyageurs, le sieur Capron, fut jeté dans la berne et se cassa l'épaule dans sa chute. Un procès-verbal fut immédiatement rédigé, et il fut constaté que le triste événement dont le sieur Capron avait été victime ne pouvait être attribué qu'à l'imprudence du conducteur qui s'était endormi sous la bache, au lieu de rester sur son siège, pour diriger la voiture qui était traînée par sept chevaux et qui n'avait qu'un seul postillon. Le sieur Capron a fait un procès aux messageries et n'a obtenu du tribunal qu'une indemnité de 8,000 fr. Sur son appel, la sentence a été infirmée, et la cour lui a alloué, à titre de dommages-intérêts, une pension viagère de 800 fr.

Nouvelles diverses.

PARIS, 19 décembre. — Hier au soir M. le comte de Montalivet a travaillé avec le roi.

Dans la soirée M. le comte Vigier, député, M. le comte Anatole de Montesquieu, M. le comte de Bérenger, député, M. le comte de La Rochefoucauld, M. le maréchal Gérard et plusieurs députés, ont eu l'honneur d'être reçus par le roi.

Aujourd'hui le roi a travaillé avec M. le maréchal Gérard et ensuite avec M. le ministre du commerce.

— S. M. la reine, S. A. R. madame et S. A. R. la princesse Clémentine, ont honoré ce matin de leur visite les salons d'Alph. Giroux et comp., rue du Coq-Saint-Honoré, n. 7, où elles ont fait de nombreuses acquisitions.

— MM. le duc de Mortemart, le général Colbert, de Moiray, officier d'ordonnance du général Trézel, de Drée et de Ste-Aldegonde, sont arrivés en France.

On attend aussi à Toulon le général Rapatel qui a obtenu un congé; mais peut-être ne pourra-t-il pas en profiter, dans les circonstances actuelles.

— Le maréchal de camp baron Gazan vient d'arriver à Marseille; il doit s'embarquer à Toulon pour aller prendre le commandement de la garnison d'Ancône, en remplacement du général de Cubières.

— Le roi de Grèce vient de conférer la grande croix de l'ordre du Sauveur au baron Alleye de Cyprey, ministre de France auprès de la diète germanique et précédemment chargé d'affaires en Morée.

— M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, vient d'être élu membre de la commission du *Journal des savants*, en remplacement de M. Raynouard, décédé.

— Le gouvernement vient d'envoyer au musée de Nîmes le tableau de M. F. Smith, représentant le *Songe d'Athalie*, décrit par Racine.

— M. le directeur-général des ponts-et-chaussées ayant pris en considération les rapports qui lui ont été adressés par M. le préfet de la Seine-Inférieure, sur les dangers qui menaçaient la plaine de l'Heure et la ville du Havre, par suite de l'élévation des eaux de la mer, s'est empressé de mettre à la disposition de cet administrateur les fonds nécessaires, à l'effet de pourvoir à la sûreté du pays. Les propositions de M. l'ingénieur Frissard ont été adoptées.

— C'est à tort que l'on a répandu le bruit de la mort de M. le comte de Gestas, ancien député, retiré depuis plusieurs années à Pau. C'est une personne du même nom qui a succombé à Paris, dans un âge très avancé.

— Aujourd'hui, à deux heures, le ballon monstre, de M. Green, est parti de la cour de la caserne du faubourg Poissonnière; six personnes étaient placées dans la nacelle, M. Green, son neveu et une dame anglaise, M. Julien, lord Yarmouth, père de lord Seymour et une personne dont nous ignorons le nom.

— Le convoi des étalons, achetés en Angleterre pour l'administration des haras, vient d'arriver. Ces chevaux sont visibles les mardis, jeudis et samedis, d'une heure à quatre, porte Dauphine, au bois de Boulogne.

— Les ordres donnés par M. le préfet de police pour réprimer la vente des billets aux abords des théâtres reçoivent leur exécution.

Hier dimanche, deux individus qui se livraient à ce trafic ont été surpris en flagrant délit près des Variétés, et, malgré leur résistance, envoyés au poste de la Bourse.

Un individu qui trafiquait également des billets à la porte de la Gaité, a été arrêté et mis à la disposition du commissaire de police de service à ce théâtre.

— Hier, dans l'après-midi, le nommé Noblet, âgé de 50 ans, demeurant rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 96 monte sur le toit de cette maison pour y prendre un pigeon qu'il venait d'y apercevoir. Le plomb sur lequel il s'appuyait ayant plié sous le poids de son corps, il tomba dans la cour sur le pavé. Ce malheureux a expiré quelques heures après, à l'hôpital de la Charité où il avait été transporté immédiatement.

— Hier, Mme Constant, sage-femme du quartier Saint-Antoine était appelée dans une maison pour l'exercice de son art. A peine avait-elle achevé son opération, qu'elle-même éprouve des douleurs qui la forcent de recourir aux soins d'une des élèves. Mme Constant avait eu tout juste le temps de se faire transporter chez elle; une heure suffit pour sa délivrance. Mais au même instant, une autre femme qui habite la même maison, rue Saint-Antoine, n. 116, était en mal d'enfant. Pendant que l'on était en quête d'accoucheurs et de sages-femmes, Mme Constant achève l'œuvre et rend la santé à sa malade.

Les trois naissances sont constatées sur les registres de l'état civil du 9^e arrondissement.

Attendez-vous quelque place dépendant d'un ministre? Faites-vous présenter chez la femme ou la fille qu'il va voir en secret. Etudiez le caprice qu'il a oublié de satisfaire, envoyez votre offre anonyme, vous serez bientôt deviné par elle et placé par lui.

Votre sort dépend-il d'un brave administrateur dont la femme est honnête? Ne craignez pas de vous ruiner en joujoux pour ses enfants; c'est un placement plus sûr que les rentes d'Espagne.

Est-ce l'héritage de quelque vieux parent qu'il faut vous assurer? Observez ses manies, tâchez de découvrir quel est le meuble, le livre ou le mets recherché que son avarice lui refuse. Donnez une montre au petit garçon de sa gouvernante; faites-lui obtenir une pension du vieillard pour que l'enfant ne vous souffle pas tout l'héritage. Voilà l'éternelle placement dans toute sa diplomatie. Quant au calcul de la femme qui contraind ou excite la générosité de ses amis par des éternelles d'une grande valeur, cela rentre dans les spéculations vulgaires.

On racontait l'année dernière l'histoire d'une éternelle tardive qu'on pourrait intituler les voyages d'Alexandre-le-Grand. C'était un petit camée antique d'un fini admirable, et représentant la belle tête du vainqueur d'Arbelles.

M^{re} Dercourt, que nous appellerons de ce nom pour mieux cacher le sien, a pour mari un riche financier, amoureux de sa fortune comme il devrait l'être de sa femme. Ce qui fait que sa femme aime aussi beaucoup mieux sa fortune que lui; et plus que tout cela, un jeune élégant dont elle est le premier intérêt, après ses chevaux, ses habits, ses armes, le Café de Paris, les coulisses de l'Opéra et le *Jockey-Club*.

Comment ne pas se compromettre pour conserver un amour si exclusif! les démarches imprudentes, les sacrifices de tout genre peuvent-ils s'épargner quand il s'agit d'annimer ou de ranimer l'égoïste qu'on adore!

Après avoir satisfait à toutes les exigences classiques d'un amant jeune et fat, M^{re} Dercourt était réduite à épier ses caprices, condition misérable où la femme se dit: « Que peut-il désirer? » Hélas! ce n'était

prise accoutumée qui devait réveiller Agénor le 1^{er} de janvier. C'était une miniature, une espèce de portrait mouche tant il était petit, gracieux et bien coloré; c'était un de ces chefs-d'œuvre de ressemblance, d'éclat et de fini, dont la perfection trahissait le pinceau de M^{re} de Mirbel.

Une pomme de canne, le fermoir d'un porte-feuille, une médaille, une épingle montée, tout pouvait servir de cachette à ce petit portrait; et Mme Dercourt allait commander la médaille qui devait le receler, lorsqu'elle apprit d'un des amis d'Agénor le motif des courses multipliées qu'il faisait chaque jour chez les marchands de curiosités. Dès ce moment la pensée la plus humiliante pesa sur son cœur: « C'est un camée qu'il désire et non pas mon portrait, se dit-elle. » Et des larmes remplirent ses yeux... Puis, se repentant d'un pareil soupçon, elle se le reproche comme une calomnie; mais, pour plus de sûreté, elle se décide à cacher le portrait inattendu sous le camée désiré. Elle en connaît un admirable, c'est le dernier trésor de la veuve d'un général qui a fait les guerres d'Italie. Le paiement des dettes contractées pendant la maladie du défunt peut seul déterminer la veuve à se dessaisir de cette belle tête d'Alexandre, conquise et donnée par Bonaparte; mais on lui en offre la somme qui doit l'acquitter, elle le cède; et le bijoutier le plus discret, le plus adroit, est bientôt chargé d'inventer un ressort imperceptible pour masquer le plus joli visage moderne sous les nobles traits du héros antique.

L'éternelle est reçue avec transport, et grâce à l'ingénieux assemblage, Mme Dercourt peut croire que son portrait seul excite tant de reconnaissance.

Cependant, huit jours sont à peine écoulés, et Mme Dercourt ne voit plus le camée receleur sur la poitrine d'Agénor; elle en témoigne son étonnement. C'est, répondit-il, qu'il monte depuis quelque temps un cheval ombrageux, et que dans les bonds qu'il lui fait faire, il craint de perdre une relique si précieuse. Cela explique tant bien que mal pourquoi il ne la porte plus. Mais en disant cela, Agénor caché mal son embarras.

La vente au profit des pauvres honteux aura lieu, comme l'année dernière, dans les salons de l'hôtel, rue de la Chaussée-d'Antin, n. 11, mardi 20 décembre, mercredi, jeudi et vendredi suivants, de une heure à six.

Il se composera en grande partie des ouvrages des pauvres honteux et dons offerts par des personnes généreuses. On y trouvera un beau jeu de linge de broderies et de tapisseries, des layettes de pauvres, une grande variété d'objets d'art et de jouets d'enfants.

Malgré la reconnaissance du cadavre de la Morgue, que l'on disait hanté hier, le modèle en cire est toujours exposé, et les bruits les plus contradictoires circulent encore à ce sujet.

Hier soir, M. B..., négociant, fut accosté dans les environs de la rue, par une jolie dame, fort élégamment couverte d'un beau manteau coiffée d'un chapeau de velours. La dame se disait habitante du faubourg Saint-Germain et égarée dans le quartier des Petits-Champs. Elle mandait qu'on lui indiquât un hôtel garni où elle pût déjeûner paisiblement la nuit pour retourner le lendemain à son domicile. En galant cavalier, M. B... offre son bras; on le refuse d'abord, on l'accepte ensuite; et la conversation s'engage et devient, à ce qu'il paraît, si vive et si intéressante, que la dame trouve le moyen d'enlever la bourse de M. B..., avec laquelle elle prend congé de son interlocuteur.

Quelques pas plus loin, celui-ci s'aperçoit de la soustraction et court vers la belle égarée qui proteste de son innocence et qui cependant est ligée d'accompagner M. B... au poste de la Banque où elle se trouve en la nécessité d'accepter un gîte. On ne trouve cependant rien sur lui. Il devenait donc difficile de constater le vol et surtout de remettre la main sur l'argent volé, qui se montait à près de 200 fr., lorsque le lendemain l'amant de la belle demande à la voir au poste, et à lui faire passer quelques provisions. M. le commissaire de police Lenoir l'invita à entrer au poste où il fut trouvé porteur de la bourse et d'une partie de l'argent volé. Il paraît qu'après avoir commis le vol, la belle dame lui en avait passé le produit. Tous deux ont été conduits à la Préfecture de police.

Un vol des plus audacieux, et sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention de la police, a eu lieu samedi dernier, dans l'établissement même du mont-de-piété, rue des Blancs-Manteaux. Les commissionnaires réposés par l'administration ont l'habitude d'envoyer chaque jour, dans une petite voiture couverte et menée à bras, par un homme de peine, au chef de l'établissement, les objets qu'ils ont reçus en dépôts la veille. Un des porteurs d'un bureau ayant laissé sa voiture dans la cour même du mont-de-piété, d'adroits industriels, profitant de l'absence momentanée du préposé, ont emmené la voiture qui contenait des bijoux évalués pour 2,000 fr., plus une somme de 1400 fr. pour opérer des dégagements, à l'insu des objets; le tout est évalué, quant aux prêts avancés, à la somme totale de 3,000 francs.

On sait qu'en cas de perte du nantissement, l'administration tient compte de la valeur, d'après l'estimation faite de l'objet engagé, plus un cinquième en sus; mais l'estimation étant toujours très minime, il en résulte que l'on reçoit à peu près la moitié de la valeur réelle de l'objet engagé. Cette considération dernière est grave, et doit engager l'administration à employer tous les moyens possibles pour prévenir le retour d'un événement semblable à celui que nous livrons à la publicité.

Hier soir vers quatre heures; une explosion de gaz a eu lieu dans la boutique du sieur Farge, marchand de cannes, passage des Panoramas, galerie Feytaud, au coin de celle de la Bourse. La détonation a fait voler en éclats les vitres de la croisée d'une chambre à coucher qui se trouve au-dessus du magasin, et en même temps le feu a pris à l'un des rideaux de cette fenêtre et s'est communiqué aux grands rideaux d'un lit placé très près d'elle. Personne n'a été blessé par l'explosion.

La cause de cette explosion n'est pas encore bien connue; quelques personnes prétendent qu'il existait des fuites de gaz; d'autres supposent que l'on avait négligé de fermer les becs qui se trouvent dans les montres.

La Seine a diminué cette nuit et ce matin de trente centimètres. Elle ne charrie presque plus maintenant de bûches, de paille et d'herbes enlevées à ses rives comme elle le faisait il y a deux jours. Sa couleur n'est plus d'un jaune aussi vif; ses eaux sont moins bourbeuses, et sa teinte, ce qui est le signe le plus positif de décroissance, commence à redevenir verdâtre.

Le célèbre pianiste, Henri Herz, est de retour à Paris, après avoir parcouru l'Angleterre et l'Irlande, où il a obtenu le succès le plus éclatant.

VARIÉTÉS.

CONSTANTINE (1).

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHANT DU POÈTE.

France! tu te montrais plus calme et plus sereine,
Quand ton généreux sang coulait par chaque veine,
Et que d'un bulletin les sinistres rapports
Révélaient à Paris quarante mille morts:
Ah! c'est qu'en ces grands jours de nos gloires éteintes
La voix du *Te Deum* couvrait toutes les plaintes,
Et que le cimetière où s'engouffraient tes fils
Se nommait Iena, Friedland, Austerlitz;

(1) Nous donnons aujourd'hui la première partie de ce poème. A demain, la seconde: le Chant du Sage.

C'est que, te rappelant ton habitude ancienne
D'emporter en passant les clés d'Ulm et de Vienne,
Tu rougis aujourd'hui d'abandonner des murs
Grossièrement gardés par des soldats obscurs.
Est-ce donc un Sidney, dont les mains assez fortes,
Du nouveau Saint-Jean-d'Acre ont défendu les portes?
Ou ces murs ennemis ont-ils eu pour soutien
Quelque Ismén infernal, jaloux du nom chrétien?
Oui, ces géants de l'air, puissances inconnues,
Qui du pôle glacé gardent les avenues,
Ont voulu, dans le sud, revoir nos légions
Qui ne visitent plus leurs froides régions;
Et le ciel descendu sur leur champ de bataille,
De ses flocons glacés a soufflé la mitraille.
C'est alors, que perdus dans les fangeux chemins,
Enchaînés par les pieds, engourdis par les mains,
Aux Baskirs de l'Atlas, aux farouches Kabyles
Nos soldats ont livré leurs têtes innobles.
Tous sont morts, sans murmure, esclaves du devoir;
Malheureux! en partant qui pouvait le prévoir,
Qu'un jour réalisant un danger chimérique,
Vous auriez un tombeau sous les neiges d'Afrique!
Pleurons leur sang perdu; mais songeons que du moins
L'honneur n'est pas resté prisonnier des Bedouins.

Citoyens, relevez votre tête abattue!

Voilà sept jours entiers que la douleur vous tue,
Et que le deuil public, sorti du Carrousel,
Promène dans nos murs son spectre universel.
Démontez hautement l'impure renommée
Qui murmure les mots d'infamie et d'armée,
Et ne répétez plus que le soleil d'Oran
A fait luire sur nous un jour déshonorant.
D'un désastre inconnu, lamentables prophètes,
Quel plaisir prenons-nous à grossir nos défaites?
Pour grand que soit un deuil, son temps est limité;
Mesurons la douleur sur la calamité.

Quand le témoin vivant d'une honte subie,
Un soldat échappé de Canne ou de Trébise,
Accourait au Forum encombré de Romains,
La foule l'écoutait en se tordant les mains;
Un cri d'horreur sortait d'entre les sept collines;
Tous poussaient des sanglots, tous frappaient leurs poitrines,
Tous détournaient leurs yeux, jusqu'alors triomphants,
Du dieu capitolin qui trompait ses enfants.
Pour imiter le deuil de la ville romaine,
Attendons de trouver un lac de Trasimène;
Nous pleurerons comme elle, et pousserons des cris,
Quand les fils d'Annibal camperont sous Paris.
S'ils ont su conquérir, il faut bien qu'on l'avoue,
Quelques sabres rompus et tombés sous la boue,
Dans leurs nids de vautours, réceptacles sans noms,
Ils n'ont pas, Dieu merci, fait rouler nos caïons,
Et, dans leurs noirs bazars, remués par centaines,
Les hautes-cols volés à nos vieux capitaines.

Laissons-les quelque temps, joyeux de notre deuil,
De ce frele triomphe amuser leur orgueil,
Jusqu'à ce que, l'Atlas, antique appui du pôle,
De son manteau d'hiver soulage son épaule;
Nous ferons voir alors aux peuples du croissant
Si la terre d'Afrique a bu tout notre sang;
Ils connaîtront le sort que la guerre destine
Au lieutenant d'Achmet qui garde Constantine;
Et si Paris, jaloux des triomphes romains,
Vent d'une égale pompe orner ses grands chemins;
S'il faut à ses plaisirs cette fête inconnue,
On pourra lui montrer, marchant la tête nue,
Sous l'arc-en-ciel triomphal que la gloire exhaussa,
L'héritier des Siphax et des Massinissa.
Déjà, le sein brûlé d'une flamme électrique,
L'armée entière crie: En Afrique! en Afrique!
Nos vaisseaux avertis d'un outrage à venger
Se révoltent sous l'ancre en demandant Alger,

La proposition est acceptée; le camée, après avoir été déprécié le plus possible, est acheté pour 60 fr., puis revendu dix louis à l'orfèvre voisin. De boutique en boutique, il arrive au joaillier de la cour; toutes ces mutations s'étaient opérées en moins d'un mois. Pendant ce temps, M^{me} Dercourt, dévorée de soupçons, n'accueillait plus Agénor que par des reproches, et celui-ci les évitait de son mieux en la voyant le moins possible.

— Vous avez sacrifié mon portrait à quelque femme, disait-elle, pâle de jalousie.

— Quelle idée folle!

— Eh bien, montrez-le moi.

— Je m'en garderais bien, vraiment. Il faut vous punir un peu de l'injure que vous me faites.

Puis, affectant un ressentiment profond, Agénor sortit brusquement et laissa M^{me} Dercourt accablée sous le poids d'une affreuse certitude.

En ce moment M. Dercourt entre chez elle; il est frappé de l'altération de ses traits.

— Pauvre petite, dit-il, tu souffres, tu m'en veux peut-être, et tu as raison; car les affaires m'ont tant dominé tout ce mois-ci, que je n'ai pas même pensé à te donner tes étrennes; mais sois tranquille, ma liquidation terminée, je réparerai mon tort. J'ai déjà en vue quelque chose qui te fera plaisir; car tu as bon goût, toi, tu n'aimes pas le clinquant, c'est du précieux qu'il te faut. Eh bien! nous tâcherons de te contenter; mais quitte cet air triste qui me fend le cœur; s'affliger ainsi de mes petites négligences, c'est un enfantillage. Tu sais bien que tout ce que je gagne est pour toi et notre petite Cécile, et tu dois me pardonner de t'oublier quelque fois pour vous assurer à toutes deux une belle fortune.

Deux jours après avoir tenu ce discours si tendrement conjugal, M.

Et les deux fils du roi qu'un même élan colore
Méditent leurs adieux au pavillon de Flore.
Va! belliqueuse France! on te fera raison.
Du sang de tes soldats vaincus par la saison.
Jusque là, quelque soit le malheur qu'on raconte,
Ce malheur, crois le bien, n'est pas taché de honte;
Ton front, avec orgueil peut se montrer encor;
Sous le galon de laine ou l'épaulette d'or,
Nul homme n'a trahi le serment militaire;
Entre sept mille noms aucun ne doit se taire;
Du rivage africain dans le port de Toulon,
Aucun ne rentrera comme traître et félon.
Le loyal vétéran qui reçut ton épée
Ne la rapporte pas sale ou détrempée,
Et dans ses bulletins écrits sous le palmier,
Il peut parler encor comme François premier.

BARTHÉLEMY.

BOURSE DU 19 DÉCEMBRE.

Le marché a été ouvert sous l'impression de la froideur occasionnée par la baisse des consolidés.

La première heure du parquet a été très peu animée, et le 5 0/0 a été constamment offert et sans affaires; c'est vers 2 1/2 qu'un léger mouvement de hausse s'est déclaré; on lui donnait généralement pour principe la bonne tenue des valeurs de la Péninsule.

En résumé il s'est fait peu d'affaires, le parquet a été plutôt vendeur qu'acheteur, et la coulisse, défendant les positions, a toujours tenu son cours 5 c. au-dessus de celui du parquet.

Après la bourse, 79 20 et 17 1/2.

BOURSE	Prem. Cours.	Prem. Haut.	Prem. Bas.	Dern. Cours.	Cours d'hier.
5 0/0 J. du 22 S. c...	107 50	107 60	107 50	107 60	107 55
Fin courant...	107 65	107 80	107 65	107 85	107 75
Prime fin cour...
Prime fin proch...	108 40	108 50	108 50
3 0/0 J. du 22 J. compt.	78 85	79	78 80	79	79 90
Fin courant...	79 10	79 20	79 05	79 15	79 10
Prime fin cour...	79 20	79 25	..
Prime fin proch...	79 60	79 70	79 55	79 65	79 60

FONDS ÉTRANGERS.	NAPLES, Falc. cour...	Fin cour...	ESPAÑOL, Cortés...	Emprunt royal 1853, 5 0/0	Rente perpét., 5 0/0	Trois 0/0	Debt proviso, 5 7/8	Debt active, 21	Comp.,	Anciens différés, 5 3/8	Nouveaux différés,	Prémont, 5 0/0 avec prime, 1055
	97 30	97 50	97 50	97 50	97 20	97 50	97 50	97 50	97 50	97 50	97 50	97 50

REPORTS: Du comptant à fin du mois	5 0/0	3 0/0	Naples	Chaux, Sur Londres (5 mois)	5 12 1/2	Bamberg, 135 1/2	Amsterdam	57 9/10
	20 25	20	20	25	25	25	25	25

FONDS ANGLAIS, Londres, 17 décembre. Cité, 4 heures.	Consolidés pour compte, ouverts à 88 7/8	pour compte, fermés à	Fonds espagnols, passifs,	6 0/0	8 1/2	Fonds espagnols, actifs,	20 1/2	Portug. nouv.,	45 3/4	29 0/0
--	--	-----------------------	---------------------------	-------	-------	--------------------------	--------	----------------	--------	--------

TORTONI, dix heures du soir.

Aucune affaire n'a été traitée ce soir.

BULLETIN COMMERCIAL.

HAVRE, 18 décembre 1856.

Entrées du 16.

Le paquebot américain Normand, cap. Pell, ven. de New-York (départ du 24 novembre). Sorties du 16.

Le navire français Lafayette, cap. Topson, ven. de la Nouvelle-Orléans.

Le brick français la Lise-Chérie, ven. de Brest.

Sur l'Inde.

Les Deux-Frères, ven. de Saint-Petersbourg.

BORDEAUX, le 16 décembre.

Entrées en rivière:

Le navire la Veracruz-Arca, cap. Mony, armat. MM. Cabanis et Durandau, ven. de la Vera-Cruz, d'où il a dû partir le 21 octobre, ayant son gouvernail emporté.

VENTES. — Les 50 kil.

Sucre. — 50 bqs Martinique, 63 f., aq. — 102 sacs Bourbon, 65 f., aq.

Le 1/2 kil.

Indigo. — 21 caisses Bengale, 10 50. — 5 dito Madras, 6 60. — 6 dito dito, 5 75. — 1 dito Kurpah, 6 25. — aq.

Cire. — 5 quintaux jaune d'Amérique, 1 75, entr.

Cocos des Indes.

Armagnac, 165; Marmande, 50; Pays, 157 50; Languedoc,; Cognac Saintonge, 300; Bordeaux, pr. de L., 23; de P., 24; de M., 25; de G., 26; de N., 27; de S., 28.

SPECTACLES DU 20 DÉCEMBRE.

7 h.	OPÉRA. —
7 h.	ITALIEN. —
8 h.	FRANÇAIS. — Marie.
8 1/2	OPÉRA-COMIQUE. — La première représentation de l'Ambassadrice.
8	VAUDEVILLE. — Le Mari, l'Heur et le Malheur, la Pomme.
8	VAUDEVILLE. — Le Passé, Trois coeurs, le Fil, Chevreuil.
8	GYMNASE. — Une Position, un Bonheur, Deux Miroirs.
8	PALESTRA. — Chacal, Vert-Vert, Sous clé.
8	PORT-SAINT-MARTIN. — Léon.
8	GAYÉ. — El Gitan, Camarade, Feuille.
8	AMBIGU. — Les Deux Etolles, Nabuchodonosor, un Secret.
8	OPÉRA. — La Fille du prisonnier, Valentine.
8	OPÉRA. — Madeleine, la Cocarde, le Fou, le Bureau.
8	PORT-SAINT-ANTOINE. — Homéopathie, la Chute, Jocrisse.
8	DIORAMA. — Temple de Salomon. — Mésse de Minuit, Vallée de Goldan en Suisse.

Le Rédacteur en chef, gérant responsable, ÉMILE DE GIRARDIN.

Paris, Imprimerie de BÉTHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 56.

Dercourt ayant réuni chez lui les amis qu'il se plaît à humilier par son luxe, on vit entrer sa jolie petite Cécile.

— Tiens, dit-elle à la mère, voici les étrennes que papa te donne.

Mme Dercourt embrasse l'enfant, ouvre le petit écrin qu'elle vient de lui remettre; mais à peine a-t-elle jeté les yeux sur ce qu'il contient, qu'on la voit pâlir, et tomber évanouie.

— Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait? s'écrie son mari qui arrivait pour jouir de sa surprise. Mais aussi, comment prévoir que la moindre émotion la mette en cet état?

Chacun se lève pour secourir Mme Dercourt. Agénor seul reste immobile. La vue du camée, qui vient de tomber sur le tapis, en s'échappant des mains de Mme Dercourt, lui explique assez la cause de cet évanouissement subit.

Heureusement la chute de l'épingle n'a point fait ouvrir le ressort.

— La voilà qui revient à elle, ce ne sera rien, dit M. Dercourt; les surprises agréables ne sont pas dangereuses. Puis ramassant l'épingle, il livre à l'admiration générale le beau profil d'*Alexandre*. « Vous voyez, ajoute-t-il, que ma chère Valérie n'a rien perdu pour attendre, et que l'étréne tardive est toujours la meilleure. »

En effet, M^{me} Dercourt s'étant fait un droit de l'état de souffrance où la jette la moindre émotion, pour demander à s'éloigner quelque temps du monde, s'est retirée à la campagne, où tout occupée du soin d'élever sa fille, elle retrouve bientôt la santé, la paix et le bonheur. — Aussi pensons-nous avec M. Dercourt, que l'étréne tardive peut être la meilleure.

Mme SOPHIE GAY,

— Parmi les livres d'étréme qui se recommandent à la fois par l'intérêt de l'ouvrage, la multitude des gravures et le luxe à bon marché de l'impression, il faut citer le *Voyage pittoresque autour du Monde*, par le capitaine d'Ur-

celle, qui avait le plaisir de voir les voyageurs entrer de nouveau en-
trepreneurs de nouvelles aventures, comme plus de dix années, qui
ont été récemment choisis dans toutes les grandes relations de voyages. Le
même éditeur vient de terminer le *Voyage pittoresque dans les deux Amériques*,
par M. Alcide d'Orbigny, livre neuf et complet sur le Nouveau-Monde, l'Asie
et l'Afrique, qui se publient par souscription, formeront le 4^e et dernier volume
de ce magnifique *Cours de Géographie pittoresque*.

Les illustrations illustrer à l'usage de la jeunesse, les auteurs de ces
chefs de livres, qui ont rempli tous les ans, dans nos écoles, de
Hector, à la lecture de tout ce qu'on cherchait à valoir dans les éditions
précédentes. Des vignettes, dessinées par Victor Adant, des cuirs de lampe
gravés sur bois, font le principal ornement de ces jolis livres, qui seront re-
cherchés, nous n'en doutons pas, par le monde éminent.

(Voir aux Annonces.)

PAR M. DE BALZAC.